

WALLONIA

RECUEIL DE LITTÉRATURE ORALE

Croyances & Usages traditionnels

FONDÉ PAR

O. COLSON, Jos. DEFRECHEUX

& G. WILLAME.

III

1895

LIÈGE

Administration : 88, rue Bonne-Nouvelle.

Rédaction : 184, rue de Campine.

JOS. WATHELET, IMPRIMEUR.





LE TROU EN TERRE.



'EST une farce très connue dans le monde des enfants que celle du « trou en terre ». Bien des personnes parmi mes lecteurs se rappelleront peut-être en avoir été plus d'une fois victimes. Je ne me souviens pas avoir vu faire cette farce à Liège, mais on m'assure que les gamins la connaissent aux environs de la ville, à Jupille. Je l'ai vu d'ailleurs pratiquer, notamment à

Charleroi et à Ath, ainsi que dans les Flandres.

Voici en quoi consiste le tour à jouer.

On fait un trou en terre et on le remplit d'eau — le plus souvent l'« âge sans pitié » aime à l'assaisonner — on recouvre le trou de petites branches savamment disposées et enfin d'une mince couche de terre bien nivelée qui ne permet pas de le distinguer.

Pendant que tout s'apprête, que l'un apporte les matériaux, que l'autre construit, qu'un troisième ou peut-être tous sont mis à contribution pour fournir le liquide requis, on s'est mis d'accord sur le choix de la victime, un enfant qui ignore absolument ce qui se trame. Sitôt les préparatifs terminés, un excellent camarade va le prendre par le bras, et lui raconte une histoire si intéressante, si intéressante, que captivé, entraîné, il ne peut pas ne pas mettre le pied sur l'endroit dangereux.

Cette farce — qu'à première vue on jugera banale — constitue un chapitre curieux dans l'évolution des usages populaires.

De nombreuses relations de voyages nous ont appris depuis longtemps que le trou en terre est une des ruses auxquelles les peuples sauvages ont recours, soit pour attraper un animal, soit pour surprendre un ennemi.

Ce procédé si simple doit dater de très loin.

Dès que le besoin d'aliments empruntés au monde animal se fit sentir chez l'homme primitif, il dut songer à s'armer la main artificiellement. Avec les animaux d'une certaine taille jusqu'à celle du loup, par exemple, il se sentait bien de force à engager la lutte; mais avec de plus gros, ses moyens physiques ne suffisaient plus : il se vit bientôt obligé d'avoir recours à des ruses. La fosse, qui, à la surface ne se distinguait guère du reste du sol, fut un des moyens qui durent se présenter les premiers à son esprit.

Nous trouvons cette ruse en usage chez nos ancêtres germaniques. Sigurd, dans les *Nibelungen*, se cache dans une fosse sur le chemin que devait suivre le dragon quand il allait boire, il couvre le trou de branchages et de feuilles, et perce ainsi le monstre avec son glaive par en-dessous.

Chez les sauvages, la fosse est encore aujourd'hui une ruse de guerre. Stanley, entre autres, pendant son voyage d'exploration au Congo, eut à compter avec cette ruse. C'est par ce moyen que les peuplades moins hospitalières essayèrent constamment de l'arrêter et de le gêner dans ses mouvements. « Très souvent le sentier était entrecoupé de trous peu profonds, remplis de pointes aiguës recouvertes de larges feuilles. Pour ceux qui, marchant nu-pieds, y tombaient, la souffrance était terrible; souvent la pointe transperçait le pied de part en part; quelquefois la tête restait dans les chairs et il en résultait des plaies gangréneuses. A l'approche de chaque village se trouvait une route presque droite, d'une centaine de mètres de longueur et de quatre ou cinq mètres de largeur, sans broussailles, mais hérissée de ces pointes, soigneusement et habilement dissimulées. »¹

Dans le cours des siècles, la fosse acquit un caractère plus inoffensif.

La société civilisée, actuellement, ne la connaît plus que comme un jeu d'enfant. L'exemple emprunté à l'épopée germanique, prouve cependant qu'il appartient à notre antiquité, et qu'il eut primitivement le caractère qu'il a encore chez les sauvages modernes.

Maint objet de notre civilisation matérielle ancienne a une histoire semblable. Dès que, dans la marche successive du progrès, un objet était devenu inutile, il sortait de l'usage pratique, souvent pour tomber en partage aux enfants. Les *instruments* des générations précédentes sont

1. WAUTERS, *Stanley au secours d'Emin-Pacha*. Brux. 1890, p. 302.

ainsi devenus les *jouets* des suivantes. Il est vrai qu'on les connaissait peut-être déjà comme jouets d'enfants alors qu'ils existaient encore dans la vie pratique. Bien des choses de la vie enfantine ont leur origine dans l'esprit d'imitation, inné à l'homme et surtout à l'homme jeune : les enfants « jouent aux écoles » ; ils s'habillent comme père et mère ; ils font du pain avec du sable et un dé, ou préparent, du moins les petites filles, tout un dîner. Ce penchant existe même chez les sauvages. Les voyageurs ont relaté comment les enfants des sauvages représentent une chasse au moyen de maquettes faites en argile, qui doivent figurer des buffles et d'autres animaux.

C'est par esprit d'imitation, par mimétisme, que les armes de l'homme primitif, l'arc et la flèche, furent adoptés comme jouets par les enfants, et ces objets se sont par là transmis jusqu'à nous. Comme armes effectives, nous pouvons poursuivre ces objets à travers les siècles. L'homme médiéval les avait apportés de son état sauvage ; les progrès effectués, particulièrement l'invention de la poudre, les firent disparaître, mais ils continuèrent à exister comme jouets d'enfants. L'arquebuse, un perfectionnement local et relativement récent de l'arc, eut le même sort ; la fronde aussi. Certains usages mêmes appartenant antérieurement à la vie usuelle, se retrouvent dans la vie enfantine : c'est ainsi que certains jeux de petites filles rappellent d'anciennes cérémonies de mariage.

D'autre part, les jeux qui actuellement n'amuse plus que les petits, étaient autrefois en honneur en dehors de ce monde-là. A notre époque, il n'arrive probablement plus à de grandes personnes de jouer aux billes. Il y a une trentaine d'années c'était le cas, cependant, et même dans nos grandes villes. Dans ma jeunesse, j'ai pu observer cela très souvent notamment à Gand.¹ Il est vrai, c'était au temps où chaque soir en été on pouvait voir le pâtre communal ramener de la prairie banale les vaches des habitants, alors que les sons bien connus de sa corne attiraient tous les enfants sur les seuils. Actuellement les vaches des citadins appartiennent au passé, de même que le jeu de billes chez d'autres que des enfants. Quel jeune homme, dont la lèvre se couvre d'une ombre de moustache, s'oublierait maintenant à ces petits jeux-là ?

Il y a d'autres exemples. Le fameux jurisconsulte hollandais Hugo Grotius, tuait le temps dans sa prison de Loevestein *en jouant à la*

1. [En Hesbaye et dans nos faubourgs, le jeu de billes nommé à l'*grette* ou à l'*pire* est, avec le jeu du bouchon, le passe-temps des amateurs de pigeons qui attendent le retour de leurs volatiles. — O. C.]

toupie! L'homme du XIX^e siècle se figure difficilement une chose pareille. Au XVII^e siècle, pendant les fêtes de mariages, on voyait encore un des invités se laisser littéralement berner ; avec ou sans son consentement préalable, c'était là un des numéros du programme.

Si le fait, qui est parfaitement authentique, prouve que les plaisirs dans ces temps là étaient plus bruyants qu'à présent, on peut en déduire qu'on était aussi moins exigeant sur l'espèce, la nature de l'amusement. Rien d'étonnant dès lors, si les dames de cour de la reine Elisabeth d'Angleterre s'amusaient à un jeu appelé *barbey-break*, une espèce de « barres » ou de jeu de poursuite, qui n'est plus connu que des enfants actuellement. Froissart cite dans son *Espinette Amoureuse* toute une série de jeux auxquels se livraient de son temps les seigneurs à la Cour de France. Quoique la simple mention du nom dans Froissart ne nous permette pas toujours de déterminer exactement le jeu, le texte est assez clair pour nous apprendre que ces nobles seigneurs s'amusaient à jouer *aux pierrettes*, à la queue leu leu (*keuve leu leu*), ainsi qu'à un autre jeu qui ne ressemblait pas mal à notre jeu de « cache-cache » (*réponniaux*).

Autres temps, autres mœurs. La jeune génération s'amuse de ce que l'ancienne honorait et louait. Les éléments d'une civilisation antérieure sont chaque fois descendus d'un échelon dans l'estime de l'homme, pour venir échouer dans le monde des enfants. Si nombre de choses appartenant à la vie des petits ont derrière elles une histoire honorable, il faut conclure qu'autrefois aussi l'homme avait dans le cœur plus de simplicité et qu'il était bien plus près de l'enfant qu'il ne l'est de nos jours.

AUG. GITTÉE.



L'ERMITE.

C'était bon père er-mite Voy-a-geant de la nuit. Il sonnait sa clo-

chette Et faisait mille bruits. Ren-veillez-vous, mes-dames Car il fait bientôt

jour, Pour donner à vos hommes Le paradis d'a - mour.

II.

— « Vraiment, bon père ermite,
Vraiment vous avez tort
De frapper à la porte
D'une fille qui dort ;
De frapper à ma porte,
De rompre mon sommeil
Les voisins qui l'entendent
Alors ils se renveillent. »

III.

— « Je ne suis pas ermite,
Je suis votre amoureux :
Nuit et jour je soupire
Pour l'éclat de vos yeux.
Si je porte besace
Je n'vous demande rien,
Belle, que vos bonnes grâces
Et vos doux entretiens. »

Chanté à Liège par M. Henri Houdret, âgé de 45 ans, qui appartient à une vieille famille du quartier d'Oucremeuse où cette chanson se transmet de père en fils.

AUG. JAVAUX.





LES BÉOTIENS DE ROSIÈRES.

Le petit village de Rosières, situé sur la grand'route de Bastogne à Neufchâteau, au canton de Sibret, est célèbre dans toute la contrée par la prétendue sottise des habitants : c'est elle aussi une capitale de copères! Et ce qui fut raconté dans la Revue sur les braves Dinantais, est largement endossé aux habitants de Rosières.

La collection des béotiana de ce canton est donc assez riche et, sans tomber dans des redites, il sera possible d'enrichir la collection, de quelques aventures burlesques que, parmi tant d'autres, les terriens attribuent généreusement à nos béotiens ardennais.

1. Li papi po cure li djambon.

C'estéve on côp one fresse à Rosire, et ma foè, i v'lint si régaler

On èv'ye à Bastogne treus ou quatre compères, les pus malin, po-çaller atch' ter on bon djambon, un vrai djambon d'Basogne.

I n'divint nin rouvié di d'mander quimint qu'i falléve li cure po esse bon.

I flint marchi avou li P'tit-Mon-onque ou one aute, dji n'sés pus, et i li d'mandet :

— Quimint fât-i l'cure ?

L'homme explique di s'mlx, puis elçi dit :

— Dji n'va vos l'sicrire po qu'vos n'el rouv'liche nin.

E ilçi scrit so l'papi.

C'était une fois une fête à Rosières et, ma foi, ils voulaient se régaler.

On envoie à Bastogne trois ou quatre compères, les plus malins, pour aller acheter un jambon, un vrai jambon de Bastogne.

Ils ne devaient pas oublier de demander comment il fallait le cuire pour être bon.

Ils « font marché » avec le Petit Mon-onque, ou un autre, je ne sais plus, et ils lui demandent :

— Comment faut-il le cuire ?

L'homme explique de son mieux puis, il leur dit :

— Je vais vous l'écrire pour que vous ne l'oubliez pas.

Et il le leur écrit sur le papier,

Bin firs, is rivnet vite à Rosire emmi l'après nûnes.

A l'net i d'vive cure li djambon et fet li rechinquette.

Les compères si rasson-net i cabaret. On appwette li djambon et on l'met so l'aisse di feu.

Et v'la li pus malin, ci qu'avéve li papi et qui saveut lire, qui dit :

— Dji n'va espliquer quimint qu'i fât cure. Choutez bin...

Tîmps qu'i lèhève, qu' spellihève les mots et qui les autes houtint avou betche à lège, on gros tchin happe li djambon et vole evéve avou.

On crie : « Aie ! li tchin qu'a happé l'jambon ! »

— Ci n'i rin, mes amis, dit l'malin, leyiz-le cori : i n'freut dja rin avou, i n'a nin l'papi.

Bien fiers, ils reviennent vite à Rosière pendant l'après-nones.

A la nuit (au soir) ils devaient cuire le jambon et faire la ripaille.

Les compères se rassemblent dans le cabaret. On apporte le jambon et on le met sur (devant) l'âtre du feu.

Et voilà le plus malin, celui qui avait le papier et qui savait lire, qui dit :

— Je vais expliquer comment il faut le cuire. Ecoutez bien...

Pendant qu'il lisait, qu'il épelait les mots et que les autres écoutaient avec bec au large (ouvert), un gros chien saisit le jambon et s'en va avec.

On crie : « Aie ! le chien a volé le jambon ! »

— Ce n'est rien, mes amis, dit le malin, laissez-le courir : il ne ferait déjà rien avec, il n'a pas le papier.¹

2. C'asto ça !

On djou Pire di Rosire prind si grand baston et n'ca su Bastogne.

Li vye estéve co fortifiée et i falléve passer po l'pwette.

I n'alléve tot s'dandinant avou l'baston à trevier di dos et d'vins les deux coudes di ses bresses.

Il arrive à l'pwette et i n'pleut nin intrer, li baston esteuve trop long et il esteuve rat'nou.

I saye on côp, deux côp : rin ! i n'peuve nin mousser.

— Tîns, di-st-i, c'est vrai : dji n'a nin pris de l'bénite eau à matin avant d'parti.

I r'toune dreut et i r'vint à Rosire, va à binité et n'iva so Bastogne.

Mains il estent nahi ; i roteut avou l'baston i s'main po s'aider.

Il r'arrive à l'pwette de l'vye et i mousser

Un jour Pierre de Rosières prend son grand bâton et s'en va vers Bastogne.

La ville était encore fortifiée et il fallait passer par la porte.

Il s'en allait en se dandinant avec le bâton à travers le dos et dans les deux coudes de ses bras.

Il arrive à la porte et il ne pouvait pas entrer, le bâton était trop long, et il était retenu.

Il essaie un coup, deux coups et rien ! il ne pouvait pas s'introduire.

— Tiens, dit-il, c'est vrai : je n'ai pas pris de l'eau bénite avant de partir.

Il retourne droit et il revient à Rosières, va au bénitier et s'en retourne.

Mais il était fatigué ; il marchait avec le bâton dans la main pour s'aider.

Il arrive à la porte de la ville et il

(1) A Liège, l'expression très connue : *aru l'papi qu'on l'accomède*, s'emploie également dans le sens de « connaître le procédé, la manière de s'en servir » et de « être suffisamment adroit » pour résoudre telle combinaison, pour résoudre telle difficulté, etc.

sins esse ratnou.

— Aha ! di-st-i, ç'asto çà, hein !

3. Kimint qu'is avint blanqui leu- ζ -église.

L'église estève bin manette à Rosire et i falleut li r'blanqui.

Li mayeur dit :

— Nos n'avans nin de l'tchâ. I gn'a bin long o Condroz. I fait tchaud, c'est des grands frais. Et i fat portant riblanqui l'église.

Vrai, di-sti, dji pinse qui dj'a trovê on muèyin d'nos è tirer avou honneur.

« Choutez bin.

« Dj'avans tortos des vaches, do lessai et do l'crème don ? Et bin, dj'appwètrans tortos on platai d'crème, et dji blanqui-rans l'église avou.

« Elle sîret si belle ! »

Comme fout dit, fout fait, ma foi.

Et vola totes les commères qu'appwè-tint on platai d'crème, et les ovris qui s'mettint à blanqui.

Mains, i fîzève si tchaud, et i gn'avêut tant des moches !...

— Ah ! mes amis, di l'mayeur, dji n'avins nin pinsé a çès moches. I nos les fat touwer. »

Et vola tos les paisans avâ l'église avou les fusiques po touwer les moches !

Onque di zelles veyant qu'il avêve one moche soli stoumac, fait signe do deugt à s'camarade.

Tot li mostrant l'moche :

— Là ! là ! di-st-i.

L'autre ni manque nin, et i tire so l'homme.

— Maladret, dit l'voisin : tî n'a nin touwé l'moche !

s'introduit sans être retenu.

— Aha ! dit-il, c'était cela !

L'église était bien malpropre à Rosières, et il fallait la reblanquer.

Le mayeur (bourgmestre) dit :

— Nous n'avons pas de chaux. Il y en a bien loin dans le Condroz. Il fait chaud, ce sont de grands frais. Et il faut pourtant reblanquer l'église.

« Vrai, dit-il, je pense que j'ai trouvé le moyen de nous en tirer avec honneur.

« Ecoutez bien.

« Nous avons tous des vaches, du lait et de la crème, n'est-ce pas ?... Et bien nous apporterons tous un plateau de crème et nous blanchirons l'église.

« Elle sera si belle ! vous verrez ! »

Comme fut dit, fut fait, ma foi.

Et voilà toutes les commères qui apportent un plateau de crème, et les ouvriers qui se mettent à blanchir.

Mais il fesait si chaud, et il y avait tant de moches !...

— Ah ! mes amis, dit le mayeur, nous n'avions pas pensé aux moches. Il nous les faut tuer. »

Et voilà tous les paysans parmi l'église avec des fusils pour tuer les moches.

Un d'eux voyant une mouche sur sa poitrine, fait signe du doigt à son camarade.

En lui montrant la mouche :

— Là ! là ! dit-il.

L'autre n'hésite pas, et il tire sur l'homme.

— Maladroit, dit le voisin, tu n'as pas tué la mouche !

E. MA.....

UN VIEUX RITE MÉDICAL.



Sous ce titre¹ l'éminent directeur de « *Mélusine* » étudie les usages et superstitions qui se rattachent entre eux par cette même idée, qu'on peut se guérir d'une maladie en passant par une ouverture ou en mettant à profit une cavité.

Deux faits que cite Hock² serviront à nous mettre au point. A Olne près Nessonvaux (Verviers) on porte à St Hadelin les enfants mal développés et on les place dans une sorte de coffre, *ine mai*, dit le peuple, pour leur rendre des forces. D'autre part, à Stockroye-lez-Hasselt, le malade qui va implorer St Amand pour la guérison des rhumatismes doit passer, en se traînant sur les mains et les genoux, dans un cercle de fer qui est scellé à la muraille de l'église.

A la première page de l'opuscule on trouve un autre document qui intéressera particulièrement les lecteurs wallons. C'est une superstition du Luxembourg belge, recueillie par le Dr Coremans pour son *Calendrier de l'ancienne Belgique*. Un enfant, dit-il, qui n'apprend pas à marcher, doit ramper en silence, le vendredi, sous une ronce enracinée par les deux bouts. La même pratique se retrouve dans plusieurs provinces de France, notamment en Périgord où elle sert à se guérir des furoncles ; elle est également connue en Allemagne et en Angleterre. Livingstone rapporte qu'à l'Est du lac Nyassa, les nègres malades vont ramper sous une sorte de liane qui tient à la terre par les deux bouts. Au Kamtschatka, à une certaine époque de l'année, le chef de famille procède à la « purification des fautes » ; pour cela, il prend une branche de bouleau et, après l'avoir courbée en cercle, fait passer deux fois dans ce cercle sa femme et ses enfants. Dans certains villages de France, on bride les vaches d'une ronce, et l'on se contente même parfois de placer la ronce en forme de demi-cercle au-dessus de la porte de l'étable. De cette façon les vaches passent sous la ronce en rentrant à l'étable : cet exemple, remarque M. GAIDOZ, montre d'une façon frappante par quelle suite d'idées un objet qui a été l'instrument d'un rite devient une amulette.

Les arbres bifurqués ou soudés sont employés dans le même but que la ronce doublement enracinée. Parfois, notamment en Provence, on va jusqu'à fendre artificiellement des troncs pour y faire passer les malades. Ailleurs, on faisait un trou dans la terre ou dans une maçonnerie,

1. *Un vieux rite médical*, par Henri GAIDOZ. Broch. in 8° écu de 84 p. tirée à 150 exempl. avec 2 grav. — Eug. Rolland, éditeur, 2, rue des Chantiers, Paris, 1892. Prix : 4 francs.

2. Auguste HOCK, *Croyances et remèdes populaires au pays de Liège*. 3^e édition. Liège, Vaillant-Carmanne, édit. 1888 p. 371 et p. 30.

ou bien (en Danemark) on détachait une bande circulaire de gazon : le malade qui y passait était censé devoir être guéri.

Les monuments mégalithiques qui présentent assez souvent des fentes ou des trous sont utilisés dans le même but, soit que l'on passe tout le corps au travers de la fente, soit qu'on introduise simplement dans le trou la partie malade. Le passage d'un bateau par les drisses, des malades entre des colonnes ou par les rais des roues, sous le ventre d'un âne, etc.; le passage d'un enfant dans la chemise de son père, d'une jeune fille entre les deux parties démontées de la ridelle d'une charrette, etc. etc. sont des faits que M. G. rattache facilement aux précédents.

Parfois, le rite a reçu de la part du peuple une apparence de sanctification, comme dans le cas du passage sous un retable, sous la châsse d'un saint ou par l'ouverture d'un cénotaphe; comme aussi la coutume condamnée par le curé J. B. Thiers dans son célèbre *Traité des superstitions*, coutume qui consiste à passer entre la croix et la bannière d'une procession, pour se préserver d'une certaine fièvre. Dans les pays scandinaves où règne la religion protestante, des cas analogues se sont conservés presque dans les temples. M. Nyrop en citait quelques-uns [au Danemark, repris par M. G. Ainsi, les femmes font passer les enfants à travers les chaises du temple, sous un cercueil où se trouve un mort, etc. Nous rappellerons tout-à-l'heure une coutume des mosquées qui prouve que toutes les religions ont vu des détails semblables s'accoler à des rites institués par elles. De telles combinaisons d'origine populaire, les prêtres chercheraient vainement à les empêcher tant que règnent encore concurremment dans l'esprit des masses la paresse d'examen et l'occulte influence du fétichisme absolu d'autrefois. L'action des prêtres, en ces questions, comme l'influence de tout éducateur, ne peut porter qu'à la longue des siècles tous ses effets définitifs. L'autorité d'une élite intellectuelle et l'excellence de tous les raisonnements n'auront jamais qu'une influence très restreinte et l'évolution mentale de l'humanité fera seule bénéficier le plus grand nombre, des efforts actuels.

Un premier progrès, déjà notable dans le devenir du rite superstitieux dont il s'agit, se trouve réalisé si l'homme du peuple croit que la guérison ou la préservation à laquelle il aspire est obtenue par l'influence de l'objet sacré auquel il touche : mur d'église, cénotaphe, retable, châsse d'un saint, relique, etc. Au moment où le fait de passer par un trou pour se guérir, fait inadmissible tel quel, est ainsi sanctifié par l'objet, on peut prévoir le moment où le peuple en comprendra spontanément l'absurdité et conservera, comme seule utile et légitime, une prière ou une invocation. Ce résultat final, que les prêtres ont l'intelligence d'attendre patiemment, est seulement l'affaire du temps et du progrès intellectuel général.

J'ai déjà signalé plusieurs superstitions relevées par M. G. et existant également en pays wallon. Je n'insisterai pas sur la coutume signalée par Coremans, touchant laquelle je n'ai aucun renseignement confirma-

tif. Il est d'autres exemples. L'usage de passer entre les rais d'une roue est connu, paraît-il, à Moha (Huy) : on croit qu'un enfant qui use de ce procédé sera préservé de l'effet des sortilèges sa vie durant ; l'opération doit se faire le jour où l'enfant va entrer dans l'âge de raison, c'est-à-dire le jour où il atteint la septième année.

M. G. parle, v. p. 59 et suiv., de rites semblables pratiqués dans l'Inde ancienne et dans différents pays d'Europe.

On voit p. 58 que l'usage de passer entre deux piliers rapprochés l'un de l'autre est assez communément pratiqué dans les mosquées, soit pour se guérir d'une maladie, soit pour se préserver des maléices, soit encore (à Kairouan, Tunisie) pour savoir si l'on est pur et si l'on est certain d'aller en paradis. Une idée analogue à celle-ci se retrouve dans un usage singulier qui se pratiquait à Nivelles (Brabant). Dans une chapelle de la célèbre collégiale de Ste Gertrude, en cette ville, existe de temps immémorial un pilier monolithe de 1m.30 de hauteur et de 0.24 de diamètre environ, sans utilité spéciale dans la bâtisse ; il est appuyé sur une base reliée au mur et distancée du sol par deux marches. Le peuple prétend que toute personne qui n'est pas en état de grâce ne peut passer entre le mur et le pilier ; l'espacement est d'environ 30 centimètres.

L'expérience a dû être tentée un grand nombre de fois, car on constate une profonde excavation sur la dernière des deux marches conduisant au monolithe. C'est en effet sur cette marche que l'on appuie fortement le pied pour s'aider à passer. Ajoutons que le monolithe autrefois rugueux est aujourd'hui poli comme le marbre!...

J'ai moi-même accompli cette poussée sur la pierre, et le passage contre le pilier ; et je n'ai pu me défendre, je le confesse, d'une certaine petite émotion. Non point que j'eusse le moindre doute sur l'issue de l'expérience : on me permettra d'affirmer ma parfaite quiétude à ce sujet. Mais je songeais, avec la complaisance du folkloriste que je suis, à ces milliers d'êtres simples que des opérations de ce genre plongeaient dans la plus cruelle incertitude, à ceux que saisissait à ce moment critique, le frisson des terreurs invincibles, à ceux dont tout l'être était à la merci de cette imposante et mystérieuse influence de la Tradition. Et le sourire bonhomme de notre guide me semblait une profanation de cette foi aveugle et irrésistible qui régissait au modeste foyer de nos pères, toutes les consolations et tous les sourires, toutes les peines et toutes les douleurs. Après tout, nos frissons et nos rires ne sont pas d'une autre essence que les leurs, nous procédons, corps et âme, de ces ancêtres, plus que nous ne saurions dire, et si la forme extérieure des causes semble changée, nous rions des mêmes espèces de choses et nous frissonnons devant le même au-delà éternel et mystérieux.

L'opuscule de M. G. se termine par l'examen des théories qui ont été émises pour expliquer les intéressantes survivances dont il nous offre la première recollection complète.

Il semble assuré que les usages en question ont été considérés d'abord comme des moyens curatifs; un grand nombre d'entre-eux sont devenus des préservatifs. Reprenant l'idée de J. Grimm, il trouve l'explication générale dans la théorie si féconde de la transplantation des maladies — on pourrait ajouter : et des péchés, mais l'homme primitif ne fait guère de différence entre les maladies de l'âme et celles du corps. « C'est la théorie, dit-il, qui se retrouve au fond de rites innombrables de la médecine populaire, rites par lesquels on croit transplanter à une pierre ou à une plante ou à un animal la maladie dont on souffre. » Peut-être, ajoute-t-il, à l'idée de la transplantation du mal dans l'objet où l'on passe, souvent avec difficulté, s'est-il joint encore une autre idée : celle qu'on se débarrasse d'un mal par le frottement.

Sans croire d'une manière absolue, pas plus que ne le fait M. G. que ceci ait été suggéré par « le spectacle des reptiles qui se débarrassent de leur peau usée en se frottant à une pierre ou à un arbre et qui semblent rajeunis après avoir fait peau neuve » — je pense que l'excellence du frottement a pu être évidente d'abord pour certaines affections cutanées, puis pour d'autres ensuite, comme elle l'est pour les impuretés, taches et salissures de la peau. Bien des maux passent pour être des sortilèges ou des esprits qui « se jettent *sur* vous », qui « vous tombent *dessus* » ; quand l'on se voit atteint d'une maladie on dit : « je l'avais bien prévu, je sentais bien que j'avais quelque chose sur le dos » ; et l'expression « ramoner ses boyaux » (prendre médecine) est du même esprit que « se frotter la peau pour se défaire des furoncles ». D'ailleurs le massage et les attouchements frictiformes, qui jouent un si grand rôle dans la thaumaturgie médicale sont des faits probablement aussi primitifs l'un que l'autre. Quoiqu'il en soit, les rites que signale M. G. ont tous pu être primitivement employés comme moyens curatifs.

Inutile de dire en terminant que cet ouvrage, comme tous les travaux de M. G. se lit avec un véritable plaisir. L'auteur expose et classe *con amore* un nombre considérable de faits ; on connaît assez ses richesses bibliographiques et la précision de ses citations ; on sait aussi avec quel ingénieux esprit critique il était chemin faisant des conclusions sur la nature des faits, sur la valeur et la corrélation des moindres détails. On sait enfin avec quelle magistrale impersonnalité M. G. sait conduire ses enquêtes. Après un exposé fait par M. G. le lecteur est prêt à apprécier les réfutations et conclusions, frappées au coin de cette logique imperturbable qui est le bon sens des savants.

Les trop rares livres de M. G. quand bien même leurs conclusions dernières seraient contestables, n'en restent pas moins des modèles d'exposition. Et c'est de cette méthode que procède l'influence aussi bien-faisante qu'étendue de M. G. sur les sciences dérivées de l'étude du folklore.

O. C.



LE CARNAVAL DE CERFONTAINE

CANTON DE PHILIPPEVILLE, ENTRE-SAMBRE-ET-MEUSE.



Le carnaval offre à Cerfontaine des péripéties tellement originales qu'il serait impardonnable de ne point les signaler en détail. L'origine en est, paraît-il, purement historique, ce qui assigne à ces réjouissances publiques une place à côté des Gilles de Binche, dont les premiers, si l'on en croit l'opinion répandue, furent les contemporains de Marie de Hongrie. On donne au carnaval de Cerfontaine une origine moins éloignée. Il aurait implanté ses mœurs bizarres et curieuses au XVI^e siècle, ainsi que nous l'indiquerons plus loin, après en avoir narré toutes les phases si singulières.

Cerfontaine est traversé par une grand'route qui passe à proximité de la gare du chemin de fer « Charleroi, Mariembourg, Vireux ».

Les folies carnavalesques y durent trois jours, le lundi et le mardi gras, ainsi que le dimanche suivant, connu sous le nom de Jour du Grand-Feu.

Au saut du train, on aperçoit le cortège qui s'étale sur la grand'route. Il est composé du « Seigneur », de sa cour et des hommes d'armes. Tous ces personnages sont des jeunes gens de la localité, aucun marié ne peut faire partie de la bande.

L'avant-garde est composée des *bourreaux*. Ils sont armés de sabres en bois et portent la corde aux pendants en bandoulière. Leur accoutrement n'a rien de bien riant ; ils s'affublent de façon à se rendre le plus possible repoussants.

Un tambour-major gigantesque les suit ; il précède une théorie de tapins dont les caisses résonnent avec un bruit formidable. Puis viennent successivement : la fanfare de l'endroit, drapeau flottant, le gonfalonier portant une oriflamme sur laquelle, en guise d'armoiries,

figure un immense Bacchus, le symbole des beuveries pantagruéliques du jour. Les hommes d'armes suivent, formant l'escorte obligée de *Monseigneur*, ainsi que de nombreux pelotons de fantassins, vêtus des défroques militaires des plus disparates.

C'est alors une chevauchée d'officiers dont le chef dirige tout le cortège. Enfin, pour fermer le cours, le *seigneur*, à cheval, entouré de la magistrature : juge, avocat, greffier, boursiers, chevauchant pareillement et suivis de toute la valetaille. Le cortège se forme le lundi matin, et va prendre le Seigneur à son domicile. Ce haut personnage se distingue par sa coiffure qui est une sorte de toque surmontée de quatre arceaux convergents en un même point, où se trouve suspendue une croix toute minuscule.

Tout le monde se dirige alors vers la *Place du Carcan*, dénomination historique suffisamment claire — et la véritable fête commence. Des gars se campent à leur aise à l'endroit le plus culminant de la place et alors a lieu la lecture de la *pasquille*. C'est une immense revue des mœurs locales en bouts rimés, hurlée par le juge et l'avocat, alternativement. Ce factum est agrémenté de passages très grivois : c'est une sorte d'inventaire pittoresque et bouffon de l'année écoulée. On y conte les fredaines des *jeunes hommes* et des *gourgandines* de l'endroit. Le curé, qui fulmine chaque année contre le carnaval, a toujours sa part de la pasquille.

Ce libelle renferme aussi *les droits et prérogatives* du seigneur. Il y est stipulé, entr'autres choses, que les étrangers qui seront pris sur les terres de *Monseigneur*, seront pendus haut et court par MM. les bourreaux. Il leur est loisible pourtant de sauvegarder leur vie en criant : Pot ! Pot ! c'est-à-dire en payant une rançon équivalente à quelques pots de bière.

Cette cérémonie terminée, le cortège se reforme et s'en va au Moulin. Il est de tradition que le maître de céans restaure toute la bande. Aussi ce qu'on s'en donne !

Ensuite a lieu la quête à domicile. Les officiers se divisent en groupes dans chacun desquels se trouve un « boursier », et les habitants de chaque quartier sont mis à contribution. La collecte terminée, tout le monde se rassemble de nouveau et va de cabaret en cabaret.

Ce sont surtout alors des beuveries sans fin et gratis. Entretiens, selon la coutume, les bourreaux rançonnent tous les étrangers accourus pour voir le spectacle, digne survivance d'autres siècles. — L'étranger qui s'est exécuté reçoit un laisser-passer. Toute résistance est du reste

inutile. Si par hasard il se rencontre quelque récalcitrant, les gens de la magistrature arrivent, exhibent le grimoire qui renferme les vieux privilèges coutumiers, et menacent alors de la pendaison.

La soirée se termine par un grand bal populaire, d'un aspect tout spécial, attendu que tous les assistants ont sacrifié à Bacchus durant tout le jour.

Le Mardi-Gras, a lieu la réédition des folies de la veille. Plus de chevauchées, pourtant, tout le monde chemine pédestrement et les officiers ont mis des pantalons blancs.

A l'arrivée des trains, les *bourreaux* instrumentent à « corde que veux-tu » et les boursiers remplissent leurs escarcelles pour le plus grand profit de tous.

L'après-midi, un mannequin bourré de paille et personnifiant le Mardi-Gras est traîné par les bourreaux. Les « hommes mariés » se mêlent dès lors à l'action. Ils s'efforcent d'enlever le bonhomme Mardi-Gras aux bourreaux qui se défendent avec leurs sabres de bois. Il arrive que les *bourreaux*, éméchés, se laissent ravir le bonhomme. Pour rentrer dans sa possession, ils doivent payer à boire à leurs aînés.

La journée se termine par l'exécution de Mardi-Gras. Toute la bande, réunie sur la place du Carcan, envahie par la foule, préside à l'exécution.

C'est alors une joute oratoire des plus burlesques sur le sort réservé au bonhomme, entre le juge et l'avocat. La discussion s'envenime au point d'en faire venir aux mains les deux magistrats qui se cognent avec leurs codes. Bref, ils finissent par s'entendre et prononcent l'arrêt de mort de Mardi-Gras. Pan ! un coup de feu retentit. Le bonhomme a vécu.

La cérémonie se termine par une sarabande autour de la victime.

C'est ensuite le bal « Mardi-Gras », l'équivalent de son devancier,

Le dimanche suivant est connu dans toute l'Entre-Sambre-et-Meuse sous le nom de Jour du Grand-Feu.

Dès le matin, à Cerfontaine, un chariot, escorté d'un officier qui commande les *bourreaux*, circule dans tout le village, recueillant de-ci, de-là des fagots et des bûches. Lorsque la provision est jugée suffisante, le véhicule est laissé sous la surveillance des bourreaux, en attendant le départ pour la cérémonie si ancienne du Grand-Feu.